

Lettre à quelques amis historiens soucieux d'histoire cantonale

Autor(en): **Berchtold, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **43 (1993)**

Heft 4: **Kantongeschichte = Histoire des cantons**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81113>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre à quelques amis historiens soucieux d'histoire cantonale

Alfred Berchtold

Zusammenfassung

Clio's Wege sind vielfältig, einzig auszuschliessen ist die Ausschliesslichkeit. Kantongeschichten sind speziell geeignet, die Vielfalt der Geschichte und der Geschichtsschreibung sichtbar zu machen, den Reichtum innerhalb der Kantone, in der Gesamtheit der Kantone und in den interkantonalen Beziehungen. Die kulturelle Substanz ist aber, wie Basels europäische Dimension zeigt, an keine Kantonsgrenzen gebunden. Als Verfasser einer Kantongeschichte kann man überdies zeigen, dass Wahrheitsliebe und Vaterlandsliebe nicht unvereinbar sind.

«Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père.»

Qu'ils sont divers, les appartements, les «suites», les chambres de l'Hôtel Clio! Fenêtres côté cour ou côté jardin, vue panoramique ou braquée sur un détail signifiant (ou insignifiant); salons riches en tableaux de famille, voire encombrés de bibelots; cabinets calfeutrés ou centrales téléphoniques vrombissantes; laboratoires fonctionnels, aseptisés; bureaux tapissés de graphiques; permanences dont les affiches annoncent la couleur... Ici un amateur de friandises rares les laisse fondre comme pralinés dans sa bouche; ici un procureur burine son réquisitoire, alors qu'un avocat peau-fine son plaidoyer, et qu'un offensé rassemble ses griefs; ici un statisticien contrôle et recontrôle ses données, qu'un autre, plus loin, manipulera peut-être; là s'entraînent des équipes pour des enquêtes sur le terrain; de là tel producteur supérieurement organisé soumet revues spécialisées et publications érudites à un feu roulant de communications qui feront au moins la joie des bibliographes, alors que tel collègue, tout aussi savant, consacre ses forces à la transmission orale aux générations montantes (et d'aucuns de murmurer, les narines pincées: il n'a rien publié); là enfin, écrasé par des tonnes d'ouvrages, émergeant tout juste d'une myriade de

fiches, un érudit, qui a eu été jeune au moment d'entreprendre une œuvre encyclopédique, espère qu'il lui sera donné de publier son premier tome introductif avant de céder sa chambre¹.

Histoire politique et militaire, histoire des mœurs et des institutions, des monuments et des sites, des sexes et des âges de la vie, histoire qualitative et quantitative, histoire économique, sociale, agraire, histoire des idées et des mentalités, des techniques et des sciences, histoire psychanalytique ou philosophante, avec ou sans noms propres, amie ou ennemie de l'«événement», histoire engagée, passionnée, ou prétendûment déagée et «objective», histoire écrite avec délectation, soucieuse de style, de rythme, de couleur, de formules (Clio ne fut-elle pas longtemps une Muse?), ou rapport terne infiniment, à l'image de ce qu'il nous arrive d'être au long des jours, ou triomphe du jargon, qui s'attaque hélas à toutes les sciences humaines; histoire sûre de son fait, féroce à l'égard des prédécesseurs, ou prudente, tâtonnante, hyperscrupuleuse, ou encore postulant crânement son droit à l'erreur (tout au moins de détail); histoire mue par la curiosité, l'amour ou la haine, le désir d'agir sur son temps ou de faire revivre un passé qui peut être relais, refuge, recours, récréation ou repoussoir; histoire si impitoyablement démythifiante qu'on se demande quelle preuve de leur propre existence certains de ses champions pourront léguer à la postérité...

Il y a tant de demeures, de points de vue, tant de façons de s'approcher de l'insaisissable vérité. Seul haïssable, l'exclusivisme qui prétend interdire à autrui des voies, des méthodes qu'une option personnelle ou la contrainte des modes et des schémas dominants croient devoir frapper d'interdit.

Comment aborder l'histoire cantonale? Que chacun procède selon son génie propre, individuellement ou en équipe. Je ne puis rendre compte ici que d'une expérience, d'un souci, d'un engagement et d'une quête personnels. Implicitement, le canton est incorporé dans ma réflexion. Ce qui n'a cessé de me préoccuper, c'est qu'on peut chez nous être bardé de tous les diplômes possibles et se montrer (sans nul complexe et sans en être après tout responsable) parfaitement ignorant de l'histoire culturelle (littéraire et artistique, scientifique et religieuse) de la Suisse, considérée soit dans sa totalité soit dans ses éléments constitutifs. Manque de vision synchrone aussi bien que diachronique. Manque du sens d'une durée vécue dans sa polyphonique complexité. D'où l'image singulièrement plate et pauvre de ce pays; d'où l'indigence et la morosité de certains débats

¹ N'oublions pas les dépendances de l'hôtel, notamment le pavillon des dessinateurs, pathétiques ou humoristiques, dont certains albums ont laissé de forts souvenirs et marqué des sensibilités.

contemporains, et l'assurance avec laquelle il est possible de proférer dans nos gazettes – et parfois à l'étranger –, au sujet de notre réalité confédérale, des contre-vérités flagrantes: rien ne nous unirait que l'intérêt matériel; les Suisses auraient toujours vécu les uns à côté des autres, sans rencontres réelles; il n'y aurait jamais eu entre eux de véritables échanges spirituels, etc.²

Bien sûr, le fédéralisme peut être l'occasion de beaux débats; bien sûr, on évoque les diversités linguistiques, on s'éblouit soi-même quotidiennement par de fines allusions à telle barrière patatière, on va jusqu'à se pencher (*ma è pericoloso sporgersi*³) sur le problème des dialectes, à dodeliner du chef sur la crise du romanche. Bien sûr (on n'est pas analphabète!), il nous est arrivé, à l'école ou hors école, de lire tel ou tel auteur de ce pays, de franchir le seuil de plus d'un musée. Mais quelle connaissance réelle a le Confédéré cultivé moyen (plus même que moyennement cultivé), je ne dis pas des réalités culturelles spécifiques des Grisons ou du Tessin, mais plus généralement du patrimoine spirituel, de la dette et de l'apport européens des diverses régions du pays, et de la sienne d'abord? Que sait-il, s'il n'a suivi tel ou tel bon guide, de l'histoire des étrangers en Suisse et de celle des Suisses de l'étranger? Quelles personnalités lui a-t-il été donné de rencontrer sur son chemin?

On me dit que, sur quatre-vingts étudiants interrogés dans telle Université romande, un seul croyait avoir entendu dire que Pestalozzi s'était occupé d'orphelins; on m'assure que, *mutatis mutandis*, on avait relevé des carences semblables dans une autre Haute Ecole (alémanique celle-là). Or une Suisse ignorante de Pestalozzi n'est plus tout à fait la Suisse. Il ne s'agit pas ici d'érudition, mais de la substance morale du pays.

Nous avons besoin, pour vivre pleinement, de visages autant que de paysages, besoin d'un pays peuplé de présences, et qui nous ménage – outre des ouvertures, des échappées inattendues – des rencontres nourissantes pour le cœur et l'esprit. Or ces présences, aussi bien que ces ouvertures, existent; ces rencontres sont possibles à tous les carrefours; mais il faut que quelqu'un fasse les présentations, et qu'il nous rappelle qu'en ouvrant les yeux il est possible, dans chacun de nos villages et de nos cités, de surprendre – au milieu de toutes les médiocrités, des manquements, des insuffisances qu'on a bien raison de dénoncer – le passage du poète (au sens large, humble et fort, ramuzien et gotthelfien du terme), le passage du

2 Un cahier spécial de votre revue ne suffirait pas à contenir les exemples démentant ces allégations.

3 Pour continuer à nous approprier les sages conseils de nos CFF d'antan, ne serions-nous pas tentés de rappeler à quelques-uns de nos éminents usagers du train *Helvétie* que les voyageurs étaient aussi priés de *non sputare nella carrozza*, ce qui, faut-il le préciser, est loin de signifier: ne pas dénoncer les malpropretés qu'on pourrait trouver dans les wagons?

créateur, du témoin, de l'apôtre, et, plus d'une fois aussi (dérangeant autant que confortant), le passage du prophète. Passage enfin (il n'est pas rare que ce soit le même) de l'étranger (souvent du réfugié), venu conférer à tel coin de terre comme une signification nouvelle sur la carte de l'Europe, venu lui apporter comme un supplément d'âme.

Ici je me répète: ce que je confie à ces pages, je l'ai écrit ailleurs, je l'ai dit dans plus d'une conférence⁴. Mais qu'importe, il est des choses qu'il faut dire et redire, en feignant d'espérer d'être un jour vraiment entendu.

Soucieux avant tout de la polyphonie helvétique, de la complémentarité intercantonale, de la Suisse inventive, créatrice dans les domaines des formes, des sons et des couleurs, des idées et des institutions, curieux de l'apport et de l'originalité de ses familles spirituelles comme des échanges culturels incessants avec l'Europe et le monde, je n'ai jamais fait de l'histoire monocantonale une priorité. J'abordais oralement ou par écrit, largement ou succinctement, mon sujet sous des angles divers: les personnalités (Paracelse et Platter, Rousseau et Uli Bräker, Claparède et Jaques-Dalcroze), un univers romanesque (celui de Gotthelf, de Ramuz, de Meinrad Inglin), un grand thème suisse et universel (le cheminement de Tell à travers siècles et nations⁵), un phénomène politique ou social riche en conséquences culturelles (les Suisses face à la Première Guerre mondiale – théâtre et politique – l'émigration tessinoise – l'apport féminin), un canton-témoin (les Grisons ou l'Argovie), une cité (Genève ou Soleure, Ascona ou Saint-Gall). J'avoue mon faible pour la notion de *génie du lieu*, à condition qu'on la manie avec liberté et humour, sans la confondre, bien sûr, avec un imaginaire lieu du génie – ou des génies. Et je me plongeais avec prédilection dans la longue histoire aux mille chapitres des relations entre la Suisse et l'Italie⁶.

Pourquoi Bâle?

Et c'est ainsi que, sans l'avoir prémédité, j'en arrivai à la cité rhénane et à cet ouvrage *Bâle et l'Europe* qui vous a incités, chers amis historiens, à

4 Voir notamment le numéro spécial de *Gymnasium helveticum* (1970): *Découvrir la Suisse. Pour une présence de l'histoire intellectuelle et artistique de la Suisse dans l'enseignement*. J'y insistais, vu le peu de temps dont disposent les maîtres de toutes disciplines – qui sont tous concernés – sur la pratique si nécessaire de l'*allusion* inattendue. Aujourd'hui, les 28 pages de bibliographie devraient être sérieusement remises à jour, le nombre d'ouvrages de valeur, éclairants et stimulants, ne cessant de croître et certains titres d'hier ayant perdu de leur actualité.

5 Dans le recueil collectif *Quel Tell?* (Payot 1973) les p. 181–336.

6 Mais l'audience de chacun de nous est forcément limitée. Or, si les spécialistes éminents et les instruments de travail ne font pas défaut, il semble hélas que le nombre des *généralistes* de l'histoire culturelle suisse tende à se réduire. Il convient d'y prendre garde.

m'inviter à vous écrire cette lettre qui devrait être (le sera-t-elle vraiment?) une contribution à vos débats.

«Pourquoi Bâle?» ai-je demandé en tête de mon ouvrage. Parce que, ayant désiré traiter, après *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, la Suisse allemande d'une façon analogue, mais étant incapable d'aborder un sujet quelconque sans remonter à Adam et Eve (d'où mon attachement à la ville de Soleure dont les habitants assistèrent du haut de leurs remparts à la création du monde⁷), je craignis de m'égarer dans les fourrés des multiples traditions cantonales, et je pensai plus sage de limiter mon propos. Zurichois de naissance (mais, j'y tiens, Zurichois de Montmartre, établi à Genève depuis 1944), la pudeur m'empêchait de célébrer mon canton d'origine. D'ailleurs le Zurichois authentique, comme aussi le vrai Suisse de l'étranger, aime tous les cantons d'un amour égal, ce qui n'est peut-être pas le cas de tous les indigènes helvétiques.

Bâle m'offrait un foyer admirablement concentré, une situation géographique privilégiée et l'occasion – à condition de monter et de descendre allègrement l'échelle des siècles – de grands débats européens. Encore une fois, je ne renie aucune des autres cités, aucun des autres pays helvétiques: ils ont chacun ma préférence! La matière étant partout foisonnante, j'aurais aimé – si je travaillais plus vite ou si je disposais de plusieurs vies – écrire (ou récrire à ma manière) non seulement *Zurich et l'Europe*, *Genève-Coppet et l'Europe*, mais aussi *Saint-Gall* (avec le Toggenbourg!) et *l'Europe*, *Soleure et l'Europe*, *Ascona et l'Europe*, etc., car ce n'était plus tel terroir à tel moment particulier qui m'intéressait avant tout, mais la situation, la signification européenne, à travers les siècles, de ce terroir⁸. La ville de Bâle me fournissait l'exemple le plus éclatant pour rappeler combien, avec nos colorations diverses, nous sommes en Europe, nous sommes Europe, quels que soient l'issue provisoire de l'une ou l'autre négociation diplomatique ou consultation électorale et nos rapports momentanés avec telle institution supranationale.

Pourquoi Bâle? Parce qu'il me semblait opportun de rappeler comment l'événement intellectuel, spirituel, pouvait à certains moments fastes (mais jamais sans une bonne part d'ombre) habiter une cité (avec ou sans le concours du plus grand nombre de ses ressortissants), comment on pouvait être – au cœur du continent – un nœud, un port, un pont, alors qu'on ne comptait qu'une dizaine ou une quinzaine de milliers d'habitants. Parce que la ville des imprimeurs, du Concile et de congrès mémorables

7 L'historiographie hypercritique reporta l'événement à la naissance d'Eve, puis au temps d'Abraham, mais le débat reste ouvert.

8 Il va de soi qu'on n'oubliera jamais les liens multiples unissant nos régions aux autres continents. «Ne continuons pas à parler, s'écriait Sismondi en 1822, comme si nous n'avions jamais vu de mappemonde.»

m'apparaissait comme un prisme à travers lequel on pouvait suivre des crises importantes de la conscience européenne. D'autre part, peu porté aux abstractions et aux théories, j'aimais voir dans cette ville, de siècle en siècle, l'image picturale accompagner le verbe et capter l'essence de l'événement. Parce que le débat religieux se montrait ici particulièrement complexe, riche en nuances, en interrogations et en illustrations singulièrement émouvantes. Enfin (permanence du Rhin, de la *Fasnacht* et de la Danse macabre), cela m'enchantait de rencontrer une histoire intellectuelle et artistique qui n'était pas coupée des racines profondes et des eaux nourricières, tout en restant caractérisée par une savoureuse causticité.

Encouragé, aidé par d'éminents amis bâlois, j'ai écrit mon livre à une distance respectueuse et prudente de la ville, grâce en partie aux ressources fournies à domicile par l'admirable institution qu'est la Bibliothèque Nationale de Berne. Cette distance avait certes ses inconvénients, mais aussi des avantages. Malgré la masse des documents accumulés, des sources consultées, je continuais à contempler Bâle du dehors, me posant toujours la même question: Qu'est-ce qui, dans cette histoire culturelle, est non seulement intéressant pour des non-Bâlois, mais, d'une manière ou d'une autre, les concerne? Quelles personnalités rencontreront-ils ici, dont le message dépasse le cadre local et les urgences de l'instant?

Jusqu'au XVI^e siècle le regard est retenu surtout par de grandes figures d'origine étrangère, dont le séjour dans la ville ne fut pas toujours long; ensuite c'est à l'étranger (jusqu'à Petra et Abou-Simbel) qu'il faudra suivre la carrière de quelques grands Bâlois, alors que d'autres, que l'étranger aura sollicités, s'attireront une audience européenne et plus qu'euro-péenne en restant fidèles aux quatre planches de leur chaire bâloise.

Mais la cité et l'espace offert à ses hôtes débordent l'université. A observer le combat mené d'ici par Erasme, comme tant de moments-clés de l'histoire de la ville, c'est aux possibilités et impossibilités d'une «troisième force» entre camps antagonistes que nous sommes amenés à réfléchir. A nous plonger dans les maîtres livres publiés dans cette ville, à entendre aussi le message des pierres (à partir d'Augst-la-romaine qu'il est impossible de ne pas inclure dans notre champ d'investigation), c'est sur l'héritage classique, sur l'étendue et les limites d'un humanisme – et d'un humanisme chrétien – traversant les siècles que vient porter notre méditation. Mais comment cette culture affronte-t-elle les dures réalités sociales, les criants besoins de l'heure? La question aussi est posée. Et Bâle est un observatoire privilégié pour suivre le dialogue parfois conflictuel entre l'Image, le Verbe et la Formule scientifique (les Bernoulli, Euler, les laboratoires modernes). Et puis, l'appel du Rhin, c'est aussi pour quelques-uns l'appel du large, non seulement de l'Europe, mais de toute la terre

des hommes (*Cosmographie* de Sébastien Münster, Maison des Missions, Musée d'Ethnographie, Zoo, Institut tropical...), dont par ailleurs les visiteurs étrangers – du Concile aux Congrès sionistes et socialiste de 1912 – apportent les échos souvent douloureux. Bâle, ai-je dit, cité de grands débats⁹, dont certains, se poursuivant à l'intérieur de nous-mêmes, nous déchirent encore. Monde d'images mettant à nu la condition humaine. Où Dostoïewsky médite sur le Christ mort de Holbein, Barth sur le Crucifié de Grünewald (ce voisin de Colmar) et Claudel sur les squelettes bondissants du XV^e siècle; ils inspireront la Danse macabre que Paul Sacher lui commandera, à lui et à Arthur Honegger. Je me suis arrêté devant ces rencontres, j'ai lu attentivement les grands livres imprimés dans cette ville qui sont des jalons de l'histoire de notre civilisation. J'ai prêté l'oreille aux *Leitmotive* perceptibles à travers ruptures et nouveaux départs.

Devant me limiter, j'ai peu parlé de l'«infrastructure», des conditions politiques, administratives, économiques et sociales, des tensions et des misères de la vie quotidienne, de la condition féminine, etc. C'est que je n'avais ni l'intention ni la possibilité d'écrire une «histoire totale» et que ces sujets ont été, sont et seront traités par d'autres. A chaque ouvrier suffit sa tâche dans le respect profond de l'œuvre accomplie par autrui. Encore une fois, diversité des regards, des objectifs et des vocations.

Echanges intercantonaux

Ce qui continue à m'intéresser, c'est d'une part l'œuvre accomplie, le rôle joué à Bâle par des Suisses originaires d'autres cantons (l'effet Wettstein et l'effet Tschudi!) et d'autre part la présence et les impulsions bâloises dans la vie confédérale, les relations de la cité avec d'autres régions: Suisse centrale, Romandie... et même avec Zurich, comme en témoigne le rôle joué dans ce canton par les C. G. Jung, établi à Küsnacht, H. Hediger (direction du Zoo) et O. Wälterlin (direction du *Schauspielhaus*).

A. Bruckner et E. Bonjour ont écrit un ouvrage de 380 pages *Basel und die Eidgenossen*. J'ai complété d'un bref chapitre intitulé *Cinq siècles d'échanges culturels* la brochure de mon collègue et ami Louis Binz *Genève et les Suisses*, redistribuée en 1991 à toutes les écoles du canton, y compris l'Université du 3^e âge. Il ne s'agit pas ici de faire de la publicité personnelle (bien que nombre d'exemplaires de cette étude de 80 pages soient encore disponibles), mais imaginons 26 publications de même nature offertes par l'ensemble de nos cantons et demi-cantons! Quel réseau, mes amis, quel tissu de relations multiples serait alors rendu visible et palpable, accessible à chacun, quelle variété de rencontres, d'échanges, d'affrontements, de

9 Poignant débat entre les réformateurs de Genève et Sébastien Castellion.

rivalités, de malentendus, de gestes de bonne volonté, de collaborations, pour aboutir en dépit de tout à la belle formule de Michelet, qu'on n'ose plus proclamer naïvement: «La patrie est la grande amitié»¹⁰.

Il arrive à certains de se livrer à des calculs d'apothicaires pour déterminer si aujourd'hui leur canton reçoit plus ou moins de la Confédération qu'il ne lui donne. Mais Genève est suisse tout autant et plus peut-être parce qu'elle a donné à la Suisse que par ce qu'elle en a reçu, et qui est pourtant considérable. Laissons les apports du XVI^e et du XVIII^e siècle. Accueillie officiellement dans la famille au début du XIX^e, elle lui offre tour à tour les contributions, les initiatives décisives de Pictet de Rochemont, de Dufour et de Dunant, sans parler de la fondation à Mornex de la Société suisse des sciences naturelles et de l'impulsion d'un R. Toepffer, lançant les peintres genevois à la conquête de la montagne suisse...

Le quand même de l'amour

Si j'ai écrit et parlé – après tant d'autres, à côté d'autres – c'est essentiellement pour renforcer la confiance de quelques-uns en ce pays (dont je ne nie aucune ombre); c'est pour leur redonner le courage de l'assumer; c'est pour redonner au mot *patrie* un poids plus lourd, pour le charger, si possible, de résonances plus spirituelles (aux deux sens du terme).

«*Draussen geschehen Taten*», murmurait avec nostalgie un Helvète du *Tell* de Schiller. «La vraie vie est ailleurs», répéterait-on volontiers de nos jours. Comment taire les difficultés particulières rencontrées par le créateur dans un petit pays morcelé? Comment ne pas achopper aux lenteurs de notre machinerie helvétique? Comment ne pas dénoncer les compromissions de notre passé et de notre présent? Mais comment aussi – face au spectacle des confédérations qui se défont, aux tensions régnant dans la plupart des Etats composites – ne pas s'émerveiller de ce que, à travers les siècles, l'ensemble helvétique ait tenu et produit en Europe les fruits que l'on sait – ou plutôt qu'on ne sait pas assez, ou qu'on ne veut plus voir?

Michelet s'attribuait, parmi les historiens de son temps, une seule prééminence: «J'ai aimé davantage.» Sent-on assez l'amour animer le discours actuel de notre intelligentsia, et nos propres travaux? – Qu'on me comprenne: il ne s'agit pas d'un amour aveugle ou borgne, flasque et bénisseur.

10 A ce propos, qu'il serait réjouissant de voir un nombre croissant de maîtres lancer leurs élèves à la découverte des réalités culturelles non seulement de leur canton, mais aussi des autres régions, des autres cantons de la Suisse, de les pousser dans ce domaine à des études comparatives limitées (p.ex. entre deux musées, deux sanctuaires, deux artistes, deux écrivains, etc.) selon leurs goûts et leurs affinités! La fondation *La Science appelle les jeunes – Schweizer Jugend forscht* – saluerait, encouragerait de telles initiatives.

Même Jaques-Dalcroze qui commence par dire un peu facilement: «C'est si simple d'aimer!» se corrige en précisant: «pays que j'aimerai *quand même!*» Il peut y avoir bien plus d'amour dans les chiffres d'une histoire démographique, dans des statistiques de mortalité que dans telle envolée de panégyrique, plus d'amour dans des critiques même cinglantes que dans des compliments sans justification ni portée. Reconnaissons le premier amour: celui de la vérité, quoi qu'il en coûte à la vanité locale. Je pourrais citer à ce propos plus d'une page d'histoires cantonales consacrées aux événements des dernières décennies. Mais si l'amour de la vérité exige de ne rien cacher des ombres, il veut aussi que les lumières soient pleinement reconnues. Toutes les lumières. Sans manichéisme. Oui, si la provocation, l'outrance même de certaines remises en question sont bénéfiques, car elles renouvellent un sujet, un réexamen consciencieux exige le sens de la complexité des êtres et des situations, étudiés dans leur contexte psychologique autant que matériel. L'amour de la vérité ne tolère pas les jugements, les classements sommaires, au gré d'étiquettes collées en séries aux personnages de l'histoire; s'il dénonce les aberrations, il reconnaît des évolutions, des changements de cap, de même que le poids des circonstances et le fait que bien souvent des décisions capitales ont dû se prendre sinon dans la nuit, du moins dans un épais brouillard et sans grande marge de manœuvre. Il est des errements inspirés par de curieux mélanges de générosité et de vanité, comme il est des fidélités à base de paresse. Des hommes de bonne volonté, hypnotisés par tel danger réel, ont pu en minimiser tel autre, autrement grave, d'une façon aujourd'hui incompréhensible. On est frappé par les alternances de clairvoyance et de cécité d'hommes de droite, de gauche... et du centre. Et quelle différence de substance humaine se révèle parmi les hommes d'un même parti!

Du répétitif et de l'unique

Autre chose: on se souvient de la riposte du grenadier Flambeau au maréchal Marmont se plaignant, dans *L'Aiglon* de Rostand, de ses souffrances passées. « – Et nous?» demande le grognard au nom de tous les participants anonymes de l'aventure impériale, avant d'en appeler à une «nouvelle histoire»:

«... Dans le livre aux sublimes chapitres,
Majuscules, c'est vous qui composez les titres
Et c'est sur vous toujours que s'arrêtent les yeux.
Mais les mille petites lettres, ce sont eux
Et vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
Qu'il faut pour composer une page d'histoire.»

Nos manuels témoignent – souvent avec bonheur – d’un glissement d’amour – ou du moins de considération – de la majuscule à la minuscule, des soi-disant «faiseurs d’histoire» à ceux qui la subissent, de la vedette d’un «grand jour» à l’homme de partout et de toujours. Juste attention accordée au répétitif plutôt qu’à l’exceptionnel. Mais le conseil du poète n’en demeure pas moins légitime:

«Aimez ce que jamais on ne verra deux fois!»

toujours vraie aussi la réflexion du moraliste: «A mesure qu’on a plus d’esprit, on trouve qu’il y a plus d’hommes originaux.» Chaque création véritable a quelque chose d’unique, et c’est le pays créateur que nous cherchons, c’est l’originalité créatrice, les originaux créateurs dans chacun de nos cantons.

Je ne cesse de me demander: «Que nous a donné l’Appenzell, ou le Jura?» et toujours la réponse se trouve, ne serait-ce, pour commencer, que dans un chant saisissant, dans le rythme de l’art paysan alpestre ou dans la lumière des vitraux d’église. Je voudrais composer une fresque en 26 panneaux évoquant l’apport spécifique de chacun de nos cantons, en relevant particulièrement les moments où il a donné ses plus belles fleurs. Heureusement que, d’une région à l’autre, les saisons de floraison comme les fleurs elles-mêmes sont différentes! Heureusement qu’on voit dans la vie de l’esprit, des arts comme de la politique, des centres parfois très petits émerger, se relayer, brillant tour à tour d’une lumière vive, avant de se remettre en veilleuse, pour retrouver plus tard peut-être une nouvelle force d’émission. Ici, c’est l’industrie qui frappe l’attention par ses performances, là l’expansion commerciale par ses initiatives, là encore l’expérimentation pédagogique, ou le déploiement d’un théâtre communautaire; là, une initiative sociale – là enfin le chant solitaire d’un poète. Encore une fois: complémentarité, voire polarité.

Polarité à l’intérieur de la Confédération, mais aussi des cantons mêmes. Qu’il est passionnant de confronter Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, Soleure et Olten, Aarau et Baden, Fribourg et Bulle, Berne et Bienne, Bellinzone et Lugano (ou Locarno). Qu’il est révélateur de voir vers 1833, lors de l’affrontement des deux Bâle, Druey de Faoug pressentir la naissance du génie à Liestal, tandis que le Lausannois Vinet s’identifie à la cause de la cité rhénane!

Dira-t-on que je m’éblouis de mythes? – Mythe: terme si souvent employé par les historiens de ces dernières années pour tout ce qui constitue le *côté jardin*, l’aspect édifiant de notre histoire, alors que la réalité, l’authenticité ne sont reconnues qu’au *côté cour*! Perte du sens du symbole. Ce mot

mythe, comme on le caresse lorsqu'il concerne le monde des Incas, des Tziganes ou des Pygmées et avec quel dédain on le profère lorsqu'il s'agit des grandes images qui ont été pendant si longtemps, chez nous, génératrices de ferveur et d'actions très concrètes! Images¹¹ aujourd'hui suspectes, qui ont inspiré pourtant les plus grands poètes européens aussi bien que ces hommes de 1798 et de 1848 qu'on se plaît à leur opposer. Suisse mythique voudrait dire Suisse mitée, et donc miteuse? Pas toujours. L'un des plus beaux livres que nous a valu le 700^e anniversaire de la Confédération s'intitule *Mythos Schweiz*. Il est tonique et réjouissant. J'ai dit à son auteur, Ulrich Im Hof, avec quel sentiment de bonheur je l'avais lu. Je lui ai confié aussi mon seul regret: précisément le titre qui, à mes yeux, devrait être *Die Schweiz als Wille und Vorstellung*¹²: *La Suisse comme volonté et représentation*. Car c'est bien de cela qu'il s'agit au long des siècles.

Il est temps, chers amis, d'achever cette lettre. Je reviens à mon point de départ: Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père. Multiples sont les voies de Clio, Muse inspiratrice d'une science ô combien fascinante parce que combien approximative (comme la plupart des sciences). Images du canton «tel qu'en lui-même», du canton membre du Corps confédéral, du canton fonction de l'Europe, toutes ces images sont valables¹³. Quant à l'historien, que faut-il lui dire d'autre que le mot de saint Augustin: *Ama et fac quod vis*. Aime, mais avec lucidité, et agis selon ton cœur, au sens antique, non sentimental du terme, où cœur signifie courage.

11 et même réalités. J'ai tenu à revoir les pactes exposés à Schwyz. Mais d'aucuns, si fiers d'avoir découvert tout ce qui distingue un chêne d'un gland, en viennent à oublier que sans le gland il n'y aurait pas de chêne centenaire.

12 Schopenhauer n'est pas en cause ici.

13 Cercles concentriques. C'est à notre attachement aux premières alliances, à notre solidarité agissante, à notre souci des préoccupations des autres cantons que se mesure notre crédibilité européenne. L'Europe-fuite n'a rien d'une solution, mais bien l'Europe-accomplissement, somme de nos fidélités (dynamiques, inventives, créatrices).